

Introduction

Imaginons – comme nous engage à le faire Norbert Elias – Robinson et Vendredi sur leur île déserte : isolés, démunis de tous les marqueurs extérieurs de leur place dans la société, sans richesses, objets, parents ou amis pour les différencier et les faire se sentir différents, ne sont-ils pas des hommes sans société, des humains génériques destinés de ce fait à agir de la même manière à l'intérieur des contraintes matérielles de l'île ? Et pourtant, « même Robinson porte la marque d'une certaine société, d'un certain peuple et d'une certaine catégorie sociale. Coupé de toute relation avec eux, perdu sur son île, il adopte des comportements, forme des souhaits et conçoit des projets conformes à leurs normes ; il adopte donc ses comportements, forme ses souhaits et conçoit ses projets tout autrement que Vendredi, même si sous la pression de la situation nouvelle, ils font tout pour s'adapter l'un à l'autre et se transforment mutuellement pour se rapprocher »¹. Point n'est besoin, pour qu'elle agisse sur les deux hommes, que la société soit matérialisée sur l'île : ils portent en effet *en eux* « la constellation humaine » dans laquelle ils ont vécu et grandi. Robinson, qui a été élevé dans la petite bourgeoisie anglaise, se procure sur son île déserte couteaux et fourchettes, qui lui sont nécessaires au point qu'il les ramène au péril de sa vie d'une épave en train de sombrer ; le premier meuble qu'il se fabrique est une table, qu'il juge indispensable « car sans elle il n'aurait pu écrire ni manger » ; il manifeste, face au cannibalisme de Vendredi, la même horreur que ce dernier réserve au sel dont Robinson parseme ses aliments ; il distingue des pièces dans sa tente : une terrasse, une grotte qui lui sert de cellier, une cuisine ; il tient un journal intime, car pour lui comme pour l'auteur de ses aventures une expérience humaine se définit par son caractère de récit ; il règle très précisément ses temps de travail, de sortie et de repos et ses journées sont rythmées par ce

1. N. Elias, *La Société des individus*, Paris, Fayard, 1991, [1987], p. 64-65.

Introduction

calendrier immuable¹. Bref, dans la solitude de cet homme sans société, tout témoigne d'un rapport au monde, à l'espace et au temps qui lui a été précédemment inculqué, qu'il « apporte » avec lui sur l'île, et dont il ne peut ni ne veut se défaire. Le processus qui a ainsi produit Robinson, et ce Robinson-là, tout au long de son enfance et de son adolescence anglaises, on le nomme « socialisation ».

La socialisation, c'est donc en ce sens l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit – on dira aussi « formé », « modelé », « façonné », « fabriqué », « conditionné » – par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu acquiert – « apprend », « intériorise », « incorpore », « intègre » – des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement. La définition la plus simple de la socialisation que nous pouvons proposer, et qui va nous servir de fil directeur pour parcourir théories et enquêtes empiriques, est donc la suivante : « façon dont la société forme et transforme les individus ». Une telle définition pose plus de problèmes qu'elle n'en résout, et donne ce faisant une première idée de la tâche à laquelle sont confrontées les analyses de la socialisation : substituer au terme vague de « façon » des *processus* réels et déterminés (comment la socialisation s'opère-t-elle ?), au terme abstrait et global de « société » des *agents* ou *instances* précis (« qui » ou « qu'est-ce qui » socialise ?), à la désignation générique de l'action de la socialisation sur les individus l'analyse de ses *effets*, de ses *produits*, de ses *contenus*, de ses *résultats* spécifiques (qu'est-ce qui est intériorisé par l'individu socialise ?).

Aussi générale et large qu'elle puisse paraître, cette définition n'en exclut pas moins d'autres approches de la socialisation et révèle déjà certains des choix qui ont été effectués dans cet ouvrage afin de proposer un parcours cohérent et problématisé. La socialisation, en effet, ne désigne pas un « domaine » de faits, contrairement à l'école ou la famille par exemple, mais bien une notion, c'est-à-dire une manière d'envisager le réel et un type de regard à construire. De ce fait, sa définition varie fortement d'une discipline scientifique à l'autre, d'un chercheur à l'autre au sein d'une même discipline, et les différents sens qui peuvent coexister n'ont parfois pas grand-chose en commun. Du fait du foisonnement de ce concept aux usages multiples, il a paru préférable d'en proposer une lecture spécifique plutôt que de céder à la tentation du catalogue prétendument objectif ou exhaustif. On substitue

1. D. Defoe, *Robinson Crusoé*, Paris, Gallimard, 2001, [1719].

donc à ce dernier l'explicitation de la série des choix rendus nécessaires par la réalisation d'un parcours de cent vingt-huit pages dans la notion.

« Sociologue, c'est surtout en sociologue que je vous parlerai d'éducation »¹ : ce sont, tout d'abord, les sociologies de la socialisation qui seront ici présentées, à l'exclusion des analyses – parfois très proches pourtant – effectuées par l'anthropologie culturelle ou la psychologie du développement. Au sein de la sociologie, notre définition laisse en outre de côté les approches qui voient dans la socialisation une production de lien social et établissent un rapport très étroit entre socialisation, sociabilité, et façons de « faire société » – et non d'être « fait » par la société. C'est donc une certaine tradition d'analyse sociologique, présente notamment chez Georg Simmel qui utilise la notion de socialisation à propos de la « structuration de la juxtaposition solitaire des individus par des formes d'existence commune et solidaire », qui a été jugée trop éloignée de la signification retenue ici². Est également exclu un sens assez proche de ce dernier, utilisé parfois en psychologie (la socialisation comme aptitude et compétence à entretenir des relations avec autrui) et qui s'est largement répandu dans le langage courant (« un enfant bien socialisé », c'est-à-dire bien adapté à la vie en collectivité et sociable, ou encore, dans un néologisme mixte un peu effrayant à l'oreille sociologique, « bien sociabilisé »). C'est enfin aussi par souci de cohérence que n'ont pas été retenues les définitions de la socialisation comme « distanciation » ou « réflexivité », ou les analyses qui prennent davantage pour objet les conceptions ou perceptions de la socialisation chez les acteurs que leurs processus ou leurs effets³. Un certain nombre de principes de sélection se sont encore ajoutés à ces délimitations. On a accordé une place importante aux enquêtes empiriques, et parmi elles aux travaux qui sont véritablement centrés sur la socialisation

1. É. Durkheim, *Éducation et sociologie*, Paris, PUF, 1993, [1922], p. 92.

2. G. Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1981 ; pour une analyse de l'apport de la conception de G. Simmel et des divers sens de la notion de socialisation chez les sociologues, voir J.-P. Terrail, « La socialisation, une éducation des jeunes générations ? », in *La Dynamique des générations*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 117-127, ainsi que Y. Grafmeyer, J.-Y. Authier, *Sociologie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 86-91 (notamment sur les rapports entre socialisations et sociabilités).

3. F. Dubet, D. Martuccelli, « Théories de la socialisation et définitions sociologiques de l'école », *Revue Française de Sociologie*, 1996, 4, p. 511-535 ; F. Dubet, *Le Déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002.

Introduction

et ne se contentent pas d'y faire allusion. On a de plus privilégié, autant que faire se peut, les analyses portant sur les *processus* de socialisation plutôt que les débats théoriques sur les fonctions générales (de reproduction de l'ordre social ou bien de création de lien social) de cette dernière.

On pourrait penser que ces délimitations successives, mises bout à bout, en viennent à dessiner un objet particulièrement étroit. Ce serait toutefois compter sans l'amplitude de l'action de la société sur l'individu. Le cas des « enfants sauvages », qui tels Tarzan, l'homme de la jungle, ou Mowgli, l'enfant loup, ont passé leurs premières années d'existence hors de toute éducation et de tout contact humains, le montre bien. L'analyse par Lucien Malson (et avant lui Jean Itard) de l'histoire de Victor de l'Aveyron est devenue un emblème de l'entreprise scientifique visant à affirmer la prééminence de l'acquis sur l'inné, de la culture sur la nature, de ce que « l'individu doit à l'environnement dans l'édification de la personne » : la parole et la station debout, bien sûr, mais aussi la définition du bon et du mauvais au goût, du confortable et de l'inconfortable, et jusqu'à ce qui semble appartenir aux réflexes ou aux instincts les plus « naturels », comme la pudeur et l'intérêt sexuel pour autrui, l'usage particulier à l'homme des sens de la vue (regarder et ne plus seulement voir), de l'ouïe (écouter et ne plus seulement entendre), ou du toucher (constater les formes et ne pas seulement s'en saisir), ou encore la reconnaissance et l'expression des sensations de douleur¹. Si l'exemple des enfants sauvages manifeste la force formatrice de la socialisation, il témoigne en outre de sa puissance proprement transformatrice. Dans le cas des enfants ayant été « élevés » au sein d'une espèce animale donnée, le processus de socialisation opéré par la société humaine qui les accueille n'est pas la création d'un individu humain à partir de rien, mais bien, dans un premier temps, la destruction des produits de la « socialisation » animale qui les a formés. Ainsi en est-il des fillettes-louves Amala et Kamala : « L'une et l'autre ont d'épaisses callosités à la paume des mains, aux coudes, aux genoux, à la plante des pieds. Elles laissent pendre leur langue à travers des lèvres vermillon, épaisses et ourlées, imitent le halètement et ouvrent, parfois, démesurément, les mâchoires. Toutes deux manifestent une photophobie et une nyctalopie accusées, passant tout le jour à se tapir dans l'ombre (...) Elles dorment très peu : quatre heures sur vingt-quatre [et se déplacent à quatre pattes] (...) Les liquides sont lapés et la nourriture est prise, le visage

1. L. Malson, *Les Enfants sauvages*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1964.

penché, en position accroupie »¹. Le processus de socialisation qui suit leur « capture » va donc consister inséparablement en une contre-socialisation destructrice des produits lupins et une socialisation aux savoirs, savoir-faire et savoir-être de l'orphelinat où elles ont été placées.

Cette dialectique entre formation et transformation se trouve au cœur de notre approche. On se propose en effet à la fois de mettre l'accent sur le caractère « déterminant » d'une socialisation dont les produits peuvent « s'incruster » dans l'individu et résister au temps qui passe et sur l'action continue, tout au long du cycle de vie, des processus de socialisation. De cette double optique émerge alors la question de l'articulation des produits des différents processus de socialisation : articulation synchronique, quand il s'agit de prendre la mesure de l'existence d'une pluralité d'instances à un moment donné du temps (par exemple au cours de l'enfance où famille élargie, école, groupes de pairs, professionnels de l'éducation et normes éducatives sont à prendre en compte); articulation diachronique, quand il s'agit de comprendre la conjugaison temporelle de socialisations diverses et successives (dans la famille, l'école, le monde du travail, les groupements politiques...), où l'individu est tout autant transformé qu'il est construit.

Notre parcours dans les théories et les enquêtes sur la socialisation s'inscrit dans cette logique temporelle, avant de se terminer par un chapitre proposant une grille d'analyse sociologique de la notion. En suivant l'ordre du cycle de vie, on fera souvent usage d'une distinction courante en sociologie entre socialisation primaire et socialisation secondaire. Bien qu'elles soient le plus souvent implicites et que la référence à ce couple par les sociologues se fasse fréquemment sur le mode de l'évidence, trois grandes significations de l'opposition peuvent être dégagées. Elle peut tout d'abord renvoyer à l'instance socialisatrice : dans ce cas, on appelle socialisation primaire celle qui a lieu dans la famille, et socialisation secondaire celle réalisée par toutes les autres instances. Comme on le verra toutefois dès nos deux premiers chapitres, cette distinction est particulièrement délicate à maintenir dès lors que d'autres instances que la famille interviennent, au même moment qu'elle, dès les premières années de l'existence. Une deuxième signification de la distinction, plus rare, la fait dériver des résultats de la socialisation : on appelle alors socialisation primaire l'ensemble des processus qui inculquent à l'individu les connaissances et attitudes « fondamentales », secondaire celle pendant

1. L. Malson, *Les Enfants sauvages*, op. cit., p. 85-86.

Introduction

laquelle l'individu intègre des « ajouts » moins fondamentaux. Outre son caractère abstrait et imprécis, cette deuxième définition a l'inconvénient de s'ancrer d'emblée dans une définition normative de ce que doivent être les produits de la socialisation. Enfin, une troisième définition de l'opposition se fait selon le cycle de vie, la socialisation primaire étant celle qui a lieu lors de l'enfance et de l'adolescence, la socialisation secondaire se produisant à l'âge adulte (la *adult socialization* de la sociologie américaine). C'est de cette troisième définition que nous ferons usage, un usage souple cependant du fait de la difficulté à introduire et respecter une césure claire et systématique entre les différents moments du cycle de vie et par conséquent les deux types de socialisation. On verra par exemple l'école apparaître selon les chapitres comme une instance de la socialisation primaire, concurrente ou congruente à la famille, ou bien, en tant que formation professionnelle, comme une instance de la socialisation secondaire. Pour une sociologie de la socialisation, l'important n'est en effet pas tant d'effectuer une typologie fixe et universelle des moments et des instances de socialisation que de l'analyser au plus près des divers processus qui la composent.

